

rine; et elle tint parole. Le Czarowitz Alexis qui avait hérité de tous les défauts, les vices et même de la brutalité de son père Pierre le Grand, et d'aucune de ses vertus, voulut à tout prix se débarrasser de sa jeune épouse, et pour accomplir son dessein en vint enfin aux voies de fait. Un jour que la princesse était seule dans son salon avec une de ses filles d'honneur, Alexis, bouillant de rage et de colère, alla droit à elle et lui donna, sans cause et sans raison, un violent coup de pied dans le côté droit. On ramassa la princesse comme morte, et l'enfant qu'elle portait dans son sein mourut victime de la brutalité du père. Les amis de la princesse furent alors réunis à un cénacle satirique pour la sauver. On fit courir le bruit que la future Czarine de la Russie était morte. Toutes les cours de l'Europe portèrent le deuil, et chacun, excepté son brutal époux, s'apitoya sur le sort de cette malheureuse princesse. On fit de grandes funérailles, et tout fut ensuite oublié.

Après le coup brutal que lui avait donné son mari, la princesse Charlotte-Christine-Sophie de Woolfenbuttel avait été transportée dans un lieu retiré, sûr et à l'abri de tout soupçon. Tous les soins qu'exigea son état critique lui furent prodigués; et quand sa santé lui permit de voyager, on la fit esquiver de la Russie sous l'habillement d'une fille de service accompagnée de la servante qui avait voulu l'empoisonner. Louis Freidburger, fidèle serviteur allemand, attaché au service de la comtesse Koenigsmark, qui passa par la suite pour son père, fut commis à ses soins et devint son protecteur, et avec lui elle alla se réfugier à Paris, et de là six mois plus tard, tous deux laissèrent la France pour venir habiter la Louisiane.

Quelques années s'écoulèrent, et la princesse Charlotte-Christine-Sophie de Woolfenbuttel vivait ignorée et inconnue dans la Louisiane avec son prétendu père. La comtesse Koenigsmark qui s'intéressait toujours à son sort était la seule en Europe qui connut le lieu de sa retraite. Un jour, Dauband reçoit un journal de l'Allemagne qui apprenait la mort tragique du fils de Pierre le Grand, époux de cette infortunée princesse, sous les circonstances suivantes. Le Czar de la Russie, à son retour d'un second voyage qu'il fit en Europe en compagnie de la Czarine Catherine sa seconde femme, n'avait rien perdu de son caractère vindicatif, impérieux et intraitable, et les dispositions malignes, sombres et jalouses de sa nature le portèrent à commettre un crime affreux, horrible... un infanticide. Le Czarowitz Alexis, fils d'Euokhia, la première femme de Pierre le Grand qu'il avait condamnée à passer ses jours dans un cloître, afin de reconnaître son mariage avec Catherine qui avait été la maîtresse de Menzikoff, le favori de l'empereur Alexis, était âgé à cette époque de vingt-neuf ans; il avait un caractère insouciant et dissipé et voyait avec indifférence et mépris les projets favoris de l'empereur, ce qu'il fit qu'il tomba sous le poids de la colère du père. En 1717, sous prétexte d'aller rejoindre le Czar qui avait sommé sa présence à Copenhague, Alexis laissa la Russie; et au lieu d'obéir à l'ordre de l'empereur, alla se mettre sous la protection de l'empereur Charles VI, Pierre le Grand, par des promesses de clémence et de pardon persuada son fils de retourner auprès de lui, et dans le mois de février 1718, le malheureux prince était de retour de Moscou. A peine fut-il arrivé dans la capitale de la Russie qu'il fut forcé de renoncer publiquement et d'une manière solennelle à son héritage et à ses droits, ensuite il fut jeté dans un cachot. A l'instigation du Czar, on porta contre le prince des accusations les plus frivoles. Il fut examiné avec une opiniâtreté et une sévérité si grande qu'il faillit perdre le peu de raison que la nature lui avait allouée. Ses amis et ses compagnons, en grand nombre, furent mis à la torture ou exécutés. Le 24 juin 1718, il fut cité devant un tribunal imposant et solennel, composé de tous les grands de l'Empire. Le père devint l'accusateur du fils, et demanda qu'il fut puni. Cette assemblée servile, n'osant s'opposer à la volonté de l'empereur, par une voix unanime, décréta la mort d'Alexis le Czarowitz déchu de la Russie. Quelques jours après, il mourut dans son cachot d'une manière mystérieuse. Pour cacher la cause de sa mort, on déclara publiquement qu'il avait succombé sous le coup d'une attaque soudaine d'apoplexie; mais il y a peu de doute qu'il mourut de poison administré par la main propre de son père qui voulait par ce moyen éviter la honte d'une exécution publique.

Dauband, après avoir lu ce journal, le passa à la princesse. La prétendue fille de Freidburger le parcourut et le lit. Tout à coup ses doigts se crispèrent, son corps se raidit, un tremblement nerveux s'empara de la jeune femme, son visage devint pâle comme la mort. Ses émotions la trahissent. Elle jette de côté le journal, se croise les mains sur la poitrine, élève ses yeux au ciel et s'affaisse sous le poids de la douleur: elle avait oublié les mauvais traitements de son mari pour se souvenir qu'elle avait été épouse et mère. Une attaque cérébrale occasionna une maladie sérieuse qui faillit la conduire au tombeau. Quand sa santé fut en partie rétablie, elle ouvrit son cœur à Dauband qui avait tout compris, lui fit connaître les détails de sa vie passée, en le priant toutefois d'agir envers elle comme il avait fait jusqu'à présent et de ne point surtout dévoiler le secret qu'elle lui avait confié. L'officier de la colonie lui promit tout et résolut même de dévouer sa vie à lui procurer le bonheur, la paix et le contentement qu'elle n'avait pu goûter dans le palais de l'empereur de la Russie, et s'il eut voulu écouter la voix de son cœur, il aurait de suite sacrifié tous ses projets d'avenir pour lui favoriser les moyens de retourner dans son pays natal afin de reprendre le rang et la position qu'elle avait abandonnés sous des circonstances si pénibles.

Quelques mois s'écoulèrent. Dauband était jeune beau, et la veuve aussi. Son affection pour l'ex-princesse croissait avec le temps et devint plus forte que la fidélité à ses promesses. Le vieux Louis Freidburger, le fidèle et dévoué protecteur de Charlotte-Christine-Sophie de Woolfenbuttel vint à mourir. Le jeune officier comprit et sentit qu'il n'était pas convenable et prudent de vivre plus longtemps sous le même toit avec cette jeune veuve sans s'exposer à des reproches et donner cours à de faux rapports. Après s'être bien assuré que la belle-fille de Pierre le Grand avait réellement renoncé à l'intention de reprendre son rang, il lui offre sa main et son cœur qui furent acceptés. Ce mariage entre un humble officier d'infanterie avec une princesse destinée à occuper le trône de la Russie et dont la sœur occupait alors celui de l'Autriche offre un des exemples les plus étranges des vicissitudes de la fortune que l'histoire ait jamais enregistrés. Dieu bénit leur union et une fille combla leur bonheur. Quoique madame Dauband ne fut pas reine, elle trouva dans son mari un sujet fidèle et dévoué.

Pendant dix ans le ciel veilla sur les jours de cet heureux couple que des circonstances fortuites avaient uni, lorsque Frédéric Dauband fut atteint d'une maladie grave que les médecins de la Louisiane ne pouvaient guérir; sur leur avis, M. Dauband, l'ex-officier de la colonie, et sa femme l'ex-princesse de la Russie, avec leur fille, passèrent en France, et à Paris le chef de cette famille jusqu'alors si heureuse reçut les secours

d'habiles médecins qui le ramenèrent bientôt à la société. M. Dauband, après son rétablissement, sollicita auprès du gouvernement français et obtint un emploi dans l'Isle de Bourbon.

Un jour, pendant qu'elles étaient à Paris, la mère et la fille allèrent faire une promenade aux Tuileries, et dans leur conversation en allemand, elles furent entendues et comprises par le Maréchal Saxe qui s'arrêta pour les examiner. L'embarras de la mère confirma ses soupçons et n'eut pas de peine à reconnaître l'ex-princesse de la Russie et la femme de l'infortuné Alexis. Mme Dauband, qui le reconnut, prit le Maréchal à part, dévoila toute son histoire et le persuada de garder le secret de ce qu'il venait de voir et de savoir. Le Maréchal, que sa mère la comtesse de Koenigsmark avait mis au courant de tout ce qui regardait la belle-fille de Pierre le Grand, s'intéressa chaleureusement à son sort et prit à cœur le soin de lui procurer tout le bien-être possible. Tous les jours pendant son séjour à Paris, il alla lui donner une visite; et quand madame Dauband partit pour l'Isle de Bourbon, le Maréchal Saxe informa le roi son maître de l'étrange découverte qu'il venait de faire. De suite on expédia des ordres aux autorités de l'Isle d'avoir tous les égards convenables pour madame Dauband, et le roi de la Hongrie, informé de la position qu'occupait sa tante, lui écrivit, la priant de venir rejoindre sa cour à condition qu'elle ne serait pas accompagnée de son mari; mais la veuve d'Alexis avait été trop heureuse depuis son alliance avec l'ex-officier de la colonie pour se séparer de lui. Elle préféra le bonheur d'une vie retirée avec son mari plutôt que de jouir des honneurs, des plaisirs et des grandeurs de la cour sans lui.

En 1747, le ciel voulut éprouver cette famille si tendrement unie: la mort lui enleva l'unique enfant qui faisait son bonheur. M. Dauband, ne pouvant supporter le coup qui venait de le frapper, ne tarda pas à suivre sa fille au tombeau. Mme Dauband, devenue veuve une seconde fois, retourna en France dans l'intention d'aller finir ses jours dans un couvent; mais la bonté de son cœur fit changer sa résolution. Elle alla se retirer à Vitry, une lieue de Paris, vivant dans la retraite, séparée des grands du monde, afin de mieux aider les misères de l'infortune et de verser le baume de la consolation dans le sein de l'affligé.

Le 30 décembre 1772, il y a aujourd'hui cent ans, Charlotte-Christine-Sophie de Woolfenbuttel, la veuve d'Alexis, Czarowitz de la Russie, belle-fille de Pierre le Grand, belle-sœur de l'empereur Charles VI, sœur de la reine d'Autriche, tante du roi de la Hongrie et en dernier lieu veuve de Frédéric Dauband, mourut à Vitry, respectée, aimée et chérie de tous les pauvres que sa main bienfaisante avait soulagés.

E. N. LACROIX.

Détroit, Michigan, 30 décembre 1872.

1873.

I.

J'entends sonner minuit! Encore un an qui tombe,
Dans le gouffre sans fond, qu'on nomme Eternité.
Un naufrage de plus sur l'océan du monde :
Déjà soixante-et-douze est à jamais sombré!

II.

Et que nous laisse-t-il? Des débris sur la plage,
Des empires déchus, des peuples s'égorgeant;
L'Eglise qui gémit dans un dur esclavage,
Et le pape enfermé, traité comme un brigand.

III.

Le Vicaire du Christ voit pleuvoir sur sa tête
Un déluge de maux, tout l'enfer conjuré;
Mais, debout sur le roc, il brave la tempête;
Je vaincrai, s'est-il dit: le Seigneur l'a juré!

IV.

La France qui s'agit en un effort sublime,
Comme un vieux nautonnier, combat avec la mort;
Ah! relève ton front, grande et noble victime:
Si ton malheur est grand, ton courage est plus fort!

V.

Mais quels sont les présents de la nouvelle année?
Dans les plis de sa toge, ou la guerre ou la paix,
Ou bonheur, ou malheur, qui sait la Destinée?
Caressant l'avenir, faisons mille souhaits!

VI.

Aux mois qui ne sont plus, envolés comme un rêve,
Ma muse, en bégayant, dit un refrain d'adieux;
Elle bénit la main, qui sans merci ni trêve,
Décime, en les comptant, nos jours et nos cheveux.

VII.

Voyez: le temps s'enfuit comme l'onde qui roule
Sur le lit émaillé du limpide ruisseau;
Tel encor le navire en courant sur la houle,
Trace un sillon d'argent qui disparaît sous l'eau.

VIII.

Et moi, pauvre poète, en ce jour d'allégresse,
Je chante sur ma lyre et j'implore les cieux!
Accueillez, chers lecteurs, vous à qui je m'adresse,
Mes vœux les plus ardents: soyez, soyez heureux!

Z. MAYRAND, N.P.

St. Philippe, 1er janvier 1873.

UNE HISTOIRE A DORMIR DEBOUT.

2ÈME NOUVELLE.—En un seul chapitre.

" Il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démanagements qui nous prennent d'écrire..."

Pourquoi,—ayant à la mémoire ce sage précepte de Molière,—n'ai-je pas résisté à la "démangeaison" d'écrire la *Nouvelle* dont le titre précède et qui ne sera peut-être lue par personne?
Pourquoi n'ai-je pas résisté?

Parce que je suis, comme tous les hommes, pétri de vanité et d'orgueil;—j'ai le courage de l'avouer, qu'ils en fassent tout autant et le monde n'en ira que mieux;—parce que ces défauts qui se manifestent chez d'autres, par une violente envie de faire de longs discours dans les assemblées publiques, ou par un désir immodéré d'acquiescer honnêtement ou malhonnêtement, de grandes richesses,—enfin de mille manières qu'il serait trop long d'énumérer,—ces défauts sont signalés, chez moi, par cer-

tains démanagements d'écrire, mais qui ne durent pas et c'est fort heureux.

Je l'avoue donc, ce titre m'a plu: "*Une histoire à dormir debout*!" Il conviendrait si bien à une foule d'ouvrages que j'ai entrepris de lire, mais dont je n'ai point achevé la lecture. Je la commençais, la dite lecture, avec la généreuse résolution et le ferme espoir d'aller jusqu'au bout. Mais, au détour d'une page, Morphée m'apparaissait calme et paisible et avec lui je parlais pour le royaume des Songes.

Oh! que j'ai fait de beaux rêves!

Si la même chose arrivait à un seul des nombreux lecteurs de *L'Opinion Publique*, en parcourant, d'un œil distrait, les lignes que je vais écrire, ce lecteur, cet ami me blâmera-t-il? Pose espérer que non. Il me parlera d'un court accès d'amour-propre en se disant au réveil: "Ma foi, cette *Nouvelle* a eu un bon effet: j'ai bien dormi et j'ai fait un joli rêve!"

Mais trêve d'aveux et arrivons aux faits.

Raoul était le fils aîné d'un riche marchand de Montréal. Tout jeune, on disait de lui: "C'est un bel enfant!" Son père, lui trouvant des aptitudes, le mit dans un de nos meilleurs collèges. Il en sortit.....

Mais, ici, quelques réflexions m'obsèdent. Raoul est un non moyen-âge qui va bien, n'est-ce pas, à un héros de roman? Et puis le père de Raoul était riche;—cela fait bien au début d'un livre. Riche!—le lecteur s'attend à de grandes choses, à de hardies combinaisons. Aurais-je décidément attrapé le style du genre?

Raoul était beau et intelligent;.....c'est cela;..... nous allons bien; continuons.

Il sortit du collège pour étudier le droit sous un jurisconsulte des plus distingués.

Ah! voici une hardiesse. En général, les héros de roman n'ont point d'état; ils sont amoureux et voilà tout. Aurais-je fait une innovation heureuse?

Raoul mit à l'étude du droit les aptitudes et le travail qui l'avaient signalé parmi ses camarades de classe, et bientôt il passa universellement pour un jeune homme de grand avenir. Recherché dans le monde, il fréquentait nos meilleurs salons. Beau cavalier, gracieux danseur, d'une conversation aimable et enjouée, il fixa les regards de la belle Adeline D...., la reine de nos soirées.

Aie! voici que les choses se compliquent, et je me vois obligé de vous dire ce qu'éta. Adeline.

Je continue dans le style du genre.

Adeline était douce et belle, très-instruite et issue d'une famille haut placée dans notre société.

Tout va bien jusqu'à présent. Il eût été pénible qu'un jeune homme aussi accompli que Raoul se fût amouraché d'une humble plébéienne. Cela s'est vu, dans la réalité comme dans les romans, mais le lecteur fashionable prétendrait que ce n'est pas bon genre.

Or,—je le répète pour la troisième ou quatrième fois,—tenons au style du genre, tenons au style du genre!

A un grand bal donné par les citoyens de notre ville en l'honneur de je ne sais quel noble personnage,—c'était peut-être bien quelque prince Russe,—car je crois en avoir vu passer un ou deux par ici,—un grand bal, dis-je, Raoul mettait de côté sa réserve ordinaire, se signala par ses assiduités auprès d'Adeline. Il dansa quatre ou cinq fois avec elle. C'était trop et voici pourquoi. D'abord un jeune homme à la mode devrait être au-dessus de pareilles faiblesses. Ensuite, fait très-grave,—les assiduités de Raoul auprès d'Adeline excitèrent la jalousie de Mademoiselle Hortense.....

Oh! mais comme les choses se compliquent, comme les choses se compliquent! C'est que voyez-vous, je n'ai pas l'honneur de connaître Mademoiselle Hortense, et voilà qu'il devient important de la présenter à mon ami le lecteur.

Ma foi, tant pis! encore une hardiesse! D'un trait de plume, je supprime la susdite Hortense et je reviens à Raoul et Adeline. Ils étaient si beaux et ils semblaient si heureux!

Me revoilà, n'est-ce pas, dans le style du genre?—oh! j'en suis bien aise! Maintenant, un tour de valse.—Je ne vous décrirais point la "valse entraînée"; lisez à cet égard Théophile Gautier;—un tour de valse, et Raoul murmure: "Je vous ai.....me?" Adeline rougit.

Est-il bien vrai qu'elle ait rougi? Je vous assure que c'est de même dans tous les romans bon genre.

Le bal est terminé, mais,—fineste rencontre! à la quatrième valse Raoul a cru s'apercevoir qu'il avait un rival, Monsieur Edgard, un jeune homme très comme il faut.

Oh! mais je le trouve fort ennuyeux, moi, ce monsieur Edgard!

Voyez-vous l'impertinent? Il y avait, à ce bal, deux ou trois cents jeunes filles toutes plus agréables les unes que les autres, et monsieur jette son dévolu sur notre Adeline, uniquement pour faire de la peine à notre Raoul, et afin que, moi, je parle de lui, M. Edgard, aux lecteurs de *L'Opinion Publique*! Jeune homme, on ne me prend pas sans vert! D'un trait de plume, je supprime le rival pour revenir à nos amoureux.

Le lendemain du bal, ils se rencontrèrent à la promenade; puis le surlendemain et les jours suivants.

Bientôt Raoul fit sa demande que les parents accueillirent de bonne grâce.

Mais une vieille tante qui avait d'autres vues sur son neveu, fit observer que la fortune d'Adeline était peu en rapport avec celle de Raoul.

Je n'ai pas connu la vieille tante, mais on m'a dit qu'elle était fort revêche et très-désagréable.

Elle pourrait amener, dans mon histoire, des complications peu aisées à débrouiller; j'escamote la vieille tante et je l'envoie avec Hortense et Edgard.

Raoul et Adeline se marièrent; la noce fut très-brillante, ils furent heureux et.....

Vous trouverez la fin dans tous les Contes de feu Charles Perrault, et je me garderai bien de la reproduire ici.

La fin d'un roman est, comme le final d'un morceau d'orchestre, composé de phrases banales dont il est bon de faire grâce au lecteur et à l'auditeur intelligents.

Mais, Dieu me pardonne! je deviens sentencieux!

Vous devez être presqu'endormi, lecteur?

Bonsoir, et que des rêves d'or visitent votre sommeil!

E. B. DE ST. AUBIN.

Décembre, 1872.

RARETÉ.—Ce qu'il y a de très-rare, c'est un bon conseil, et c'est ce qui coûte le moins cher. Il en est de même pour les belles pelletteries qui sont aussi très-rares et qui cependant se vendent à très-bas prix au grand établissement de F. X. Dubuc: Au coin des rues Wolfe et Ste. Catherine. Nous conseillons le public d'y aller.